



Marit Karelson

Université de Tartu, Estonie

marit.karelson@ut.ee

Kaia Sisask, *Noor-Eesti ja prantsuse vaim [Jeune-Estonie et l'esprit français]*, Tallinn, Tallinna Ülikooli Kirjastus, coll. « ACTA Universitatis Tallinnensis », 2018 (180 pages).

Kaia Sisask a consacré son ouvrage *Noor-Eesti ja prantsuse vaim (Jeune-Estonie et l'esprit français)*, ainsi que la thèse qui l'avait précédé¹, à un sujet qui est de première importance dans les recherches littéraires en Estonie : la réception des idées esthétiques et politiques « européennes » au sein du mouvement littéraire *Jeune-Estonie* au début du xx^e siècle. Sisask se focalise sur l'idée de l'art pour l'art, originaire de la France de la fin du xix^e siècle, qui se frayait un chemin à cette époque partout en Europe. Or, la recherche de Sisask ne permet pas seulement de mettre en lumière les idées du mouvement *Jeune-Estonie*, mais aussi de considérer sous un nouvel angle le principe de l'art pour l'art en littérature. Les jeunes-estoniens, tout en gardant l'idée qu'une œuvre littéraire, en étant portée par des valeurs artistiques, devrait aspirer à son autonomie par rapport à la société, envisageaient que ces valeurs artistiques peuvent également servir à développer les individus, la société et même l'identité nationale. L'ouvrage de Sisask nous permet donc de considérer que l'art pour l'art peut être non seulement une tendance idéaliste qui aspirerait vers l'autonomie de l'art, qui est le point de vue généralement répandu à son propos, mais qu'il s'agit aussi d'un principe artistique qui peut avoir une fonction sociale et politique.

La période active du groupement *Jeune-Estonie* appartient à l'époque où l'Estonie était une province de l'Empire russe du tsar Nicolas II. Il vit le jour dans l'enthousiasme de liberté de la révolution russe de 1905, perdura pendant la période de répressions qui suivit la révolution, et s'éteignit lors des premières années de la Première Guerre mondiale. Durant cette dizaine d'années, *Jeune-Estonie* avait comme but de développer la culture estonienne en la mettant en contact avec ce qu'on considérait comme la culture « européenne ». Sisask propose que l'autonomie culturelle vers laquelle les jeunes-estoniens aspiraient à travers l'Europe et l'idée de l'art pour l'art signifiaient pour eux également une revendication de la

liberté politique pour les Estoniens : « J'oserais avancer que les jeunes-estoniens, qui étaient bannis de la lutte politique, transposaient leurs positions politiques dans leur esthétique et que l'idéal d'une liberté politique devint pour eux l'idéal d'une liberté culturelle. »² (p. 19). En portant atteinte à la tendance réaliste, qu'ils appelaient « réalisme de village » ou « réalisme gris », et qui prédominait à l'époque dans la littérature estonienne, les jeunes-estoniens ne cherchaient pas tellement à représenter le monde qu'à changer l'attitude des lecteurs vis-à-vis de celui-ci et, à travers cela, changer le monde lui-même. Selon Sisask, ils accordaient à l'idée de l'art pour l'art en littérature exactement cette mission : l'œuvre littéraire devait, en aspirant aux valeurs esthétiques qui selon eux étaient universelles, développer la finesse du goût des individus, qui seraient alors capables de percevoir le monde d'une manière plus nuancée et pourraient également prendre des décisions plus intelligentes concernant le développement de la société et de l'identité nationale. Comme l'écrit Sisask, le but de *Jeune-Estonie* était de configurer, en partant de l'idée de l'art pour l'art, un nouvel humain et une nouvelle société (p. 51). L'ouvrage de Sisask met donc en évidence la question de la possibilité de réunir les fonctions esthétique et sociale de l'art. Par ailleurs, l'idée préconisée par *Jeune-Estonie*, selon laquelle l'aspiration vers l'universalisme est susceptible de développer un nationalisme, n'en est pas un point moins intéressant, et invite à la discussion également dans le contexte de la politique mondiale et européenne d'aujourd'hui.

Sisask souligne que la « réception littéraire » ne devrait pas être comprise comme « l'écoulement unilatéral des influences » d'une culture à une autre, qui avait été l'idée répandue par le comparatisme depuis le XVIII^e siècle (p. 12). Pour autant, elle met également à distance le point de vue structuraliste, notamment les théories de Julia Kristeva et de Roland Barthes, qui envisagent chaque texte comme appartenant à un réseau intertextuel où il n'y aurait pas de texte source dans le sens propre (p. 12). Selon Sisask, la notion d'« influence » ne peut pas être entièrement rejetée du comparatisme littéraire, mais au lieu de la considérer comme un mouvement qui irait dans un sens unique, elle met en évidence la potentialité de la transformation des éléments du texte source dans le texte récepteur en fonction du contexte culturel, historique et social où il se trouve, ainsi qu'à l'aune de la personnalité de chaque sujet qui engage des éléments du texte source dans ses œuvres. En somme, Sisask tient à considérer que les « influences » ont une potentialité créative et productive dans les cultures d'accueil. Cette approche est selon elle propre à des méthodes comparatives plus récentes. Malgré le fait que Sisask ne précise pas à quelles théories elle pense exactement, nous pouvons supposer qu'il s'agit ici des principes de l'analyse comparative du discours, selon laquelle l'hypertexte constitue une réponse à l'hypotexte, en reconfigurant des éléments de ce

dernier selon son contexte d'énonciation. De plus, Sisask se sert régulièrement de la notion de *discours* tout au long de son propos (« discours décadent », « discours étranger », « discours moderniste », etc.), ce qui nous fait penser que la méthode de l'analyse du discours peut être implicitement inscrite dans son texte, sans que cela ne soit clairement explicité. La notion d'*espace* dont Sisask se sert aussi assez régulièrement (« espace littéraire », « espace de liberté », « espace libre, ouvert et raffiné », etc.), apparemment empruntée à Pascale Casanova, qui l'emploie pour définir les relations entre le monde littéraire et la politique (p. 8-9), figure d'une manière assez aléatoire dans les sous-titres et l'argumentation. L'essai de Sisask mélange donc des éléments d'une analyse langagière d'une part et sociale d'autre part.

Le corpus analysé regroupe une grande variété de textes et, à ce niveau-là, l'ouvrage de Sisask se démarque comme vraiment exhaustif. L'autrice a cherché à découvrir des marqueurs du « nouveau point de vue sur l'art » (p. 14) dans l'ensemble des essais, des traductions et de la production littéraire des jeunes-estoniens. Nous voyons donc les résultats d'un vaste travail quantitatif, dont les limites s'étendent même au-delà de *Jeune-Estonie*, diachroniquement ainsi que synchroniquement. En même temps, Sisask ne manque pas de rigueur ni de focalisation dans le développement de son propos. L'ouvrage commence par une présentation détaillée du paysage intellectuel estonien qui conditionnait l'émergence de *Jeune-Estonie* et l'accueil des idées de l'art pour l'art au sein de ce mouvement : à la charnière des *xix^e* et *xx^e* siècles, la France avait, parmi les intellectuels estoniens, la renommée d'un pays de l'humanisme et des Lumières, de la révolution et de la liberté, en résumé, des valeurs politiques susceptibles de renouveler la société ; les jeunes-estoniens continuaient en quelque sorte cette idée, en considérant que l'art et la littérature française de la fin du *xix^e* siècle pouvaient servir pour le même but.

Dans la seconde moitié de son travail, Sisask explore plus en détail comment les points de vue des écrivains français qui préconisaient l'art pour l'art lors des dernières décennies du *xix^e* siècle furent accueillis et interprétés dans les essais critiques, les traductions et les œuvres des jeunes-estoniens. Il apparaît que les courants de pensée que les jeunes-estoniens associaient à la culture française de la fin du *xix^e* siècle - la décadence, le nouveau romantisme, le symbolisme, l'impressionnisme, le réalisme et le naturalisme - se rapportent pour eux à l'apport de nouvelles techniques en littérature, aux nouvelles formes, à tout ce qui est étranger et bizarre et qui décharge l'humain des valeurs et des points de vue établis et réveille de nouvelles sensations du monde. Sisask illustre cette idée également avec une exploration approfondie de l'œuvre de deux jeunes-estoniens, Johannes Avavik et Friedebert Tuglas, où elle démontre une finesse d'analyse remarquable.

Dans l'ensemble, on peut reprocher à l'ouvrage de Sisask que malgré la structure logique et claire de son propos, beaucoup d'exemples et de notions (par exemple « forme », « individu », « idéologie », « modernisme », ainsi que « discours » et « espace » que nous avons mentionnés ci-haut) se trouvent un peu dispersés dans le texte et ne sont pas toujours bien explicites au vu du questionnement de l'auteure. Néanmoins, une analyse plus détaillée de ces notions ne lui aurait pas peut-être permis de traiter de son sujet avec une telle envergure. L'ampleur du savoir dont Kaia Sisask fait part à ses lecteurs dans le domaine des littératures française et estonienne, ainsi que son travail dévoué avec son matériel de recherche et sa rigueur d'analyse sont à relever. Par ailleurs, les idées que les textes des jeunes-estoniens lui permettent d'évoquer sur les rapports entre la littérature et la société, l'universalisme et le nationalisme, mériteraient certainement une plus ample attention. Il est aussi à signaler que *Noor-Eesti ja prantsuse vaim (Jeune-Estonie et l'esprit français)* de Kaia Sisask faisait partie de la sélection pour le Prix littéraire de l'Estonie en 2019, dans la catégorie de l'essai.

Notes

1. L'ouvrage de Kaia Sisask est basé sur sa thèse de doctorat, *Noor-Eesti ja esprit-fin-de-siècle. Puhta kunsti kreedo maailma- ja inimesetunnetust struktureeriv roll 20. sajandi alguse Eestis (Jeune-Estonie et esprit fin-de-siècle. Le rôle restructurant du crédo l'art pour l'art dans la conception du monde et de l'humain en Estonie du début du xx^e siècle)*, sous la direction de Tiina Aunin, décembre 2009, *Tallinn University Dissertations on Humanities* (121 pages). En estonien. [En ligne] : <https://www.etera.ee/zoom/2042/view?page=1&p=separate&tool=info>, consulté le 2 novembre 2019.

2. Les citations, les notions et les titres en estonien sont traduits en français par l'auteure de ce compte rendu.